

La pornographie ou le terrorisme mâle

Le débat est déjà ancien.

La sortie en octobre du film «Not a Love Story / C'est pas une histoire d'amour», et l'ouverture récente à Montréal d'un Cinéma X... viennent le relancer: pour ou contre la porno?

Notre Heffner/Flynt québécois se nomme Smith et c'est en dilettante érotomane (sic), citant François Truffaut et Aldous Huxley dans une publicité colorée (et apparemment trompeuse : les clients sont déçus), qu'il prône «la redécouverte du X dans SEXE» et l'instauration au Québec d'un «consensus social en faveur des salles X et du «hardcore».

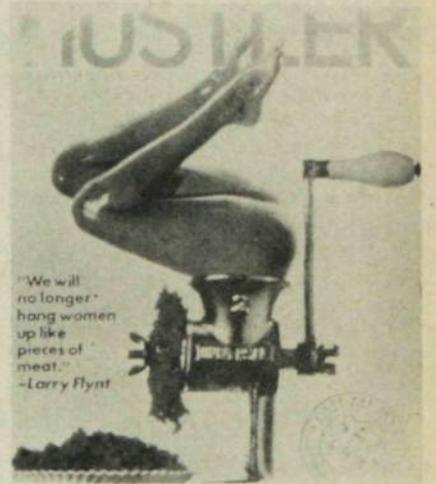
Que le gouvernement québécois, suite à la commission parlementaire de l'automne dernier, décide de légaliser ou non de vraies salles X vouées au «hardcore» dont sont cruellement privés les mâles québécois, les pornocrates ne se tairont pas. Sur-tout à gauche. Lise Moisan les prend au mot.

«On ne peut être libre si on est contenu dans une fiction» Julian Beck'

Pornographie : du grec «porné-graphos», écriture sur les prostituées.

L'un des côtés les plus vicieux, dans tous les sens du mot, de l'imagerie pornographique, c'est le sourire vide et extatique que l'on plaque sur le visage des femmes représentées ; chez celle qui s'insère elle-même un couteau dans le vagin, chez celle qui, déguisée en petite fille virgine, crinoline blanche et rubans rouges, expose son sexe en se masturbant devant la caméra, on retrouve invariablement les mêmes yeux absents et la même expression d'extase.

Ces «sourires», ces «extases» constituent les clefs de la fiction pornographique et rendent toutes les femmes captives de cette fiction mensongère et contradictoire. D'une part les femmes sont lascives, dévergondées ; elles doivent pour cela être punies, matées, abaissées. D'autre part elles offrent en cadeau leurs corps, leur bien-être et leur vie à leurs partenaires. Cela fait partie de l'ordre naturel des choses. Les scénarios pornographiques, qu'ils soient littéraires ou cinématographiques, montrent invariablement les femmes comme des victimes «volontaires». Ils révèlent enfin la «vraie nature» des femmes, ils représentent la réalisation de leur «vrai destin sexuel». La pornographie fournit aux consommateurs la «preu-



Aux États-Unis, cette page couverture de la revue «soft» à (très grand) tirage HUSTLER souleva un tollé de protestations de femmes. Aussitôt, quelques 300 personnalités de l'intelligentsia de gauche défendirent avec véhémence l'éditeur Larry Flynt, ce «dissident politique, ce messie de la libération sexuelle», en publiant dans le New York Times une pétition de solidarité.

ve» abondamment illustrée que pour les femmes ce n'est pas pareil ; que pour nous, la douleur n'est pas souffrance mais plaisir, que pour nous, la dégradation n'est pas avilissement mais source d'exaltation.

Selon la porno, plus une femme se débat, plus le mâle doit lui imposer sa volonté avec force et plus elle jouit intensément- jusqu'à en mourir. Si elle n'est pas «consentante», de deux choses l'une : ou bien c'est de la comédie destinée à déclencher le «combat jouissif», ou bien la femme n'est qu'une garce qui refuse sa «vraie nature» et c'est à l'homme de la lui révéler de force. Pour citer l'écrivaine américaine Robin Morgan, «la porno est la théorie et le viol est la pratique».

À travers cette foule de messages implicites, la porno affirme et renforce par la répétition et l'intensification affolante de ses scénarios - des «soft» jusqu'aux «hard» - l'idée que les hommes auraient bien tort de s'identifier aux femmes. *Pour les femmes, ce n'est pas pareil.* En supprimant définitivement toute possibilité d'identification des hommes avec les femmes, ce matraquage tue dans l'oeuf tout éventuel sentiment de compassion envers les victimes. La porno est ainsi une échappatoire puisqu'elle permet aux hommes de se libérer enfin de la honte qu'ils devraient éprouver, croyons-nous, face à la victimisation des femmes.

Les droits et libertés... des hommes

La moindre tentative de dénonciation de la pornographie suscite inévitablement des réactions: impatience, agitation embarrassée, défense agressive et même fureur noire. Si nous voulons mieux comprendre ces réactions automatiques, il nous faut examiner de près ce que nous menaçons en nous attaquant à la sacro-sainte porno:

1- Le droit à l'érection

«Vous n'allez toujours pas nous dire que c'est un crime de se servir d'un moyen rapide et sûr pour bander et pour jouir». Voilà ce qu'on m'a répondu d'un ton dégouté, lors d'un débat public sur la question organisé par le Temps Fou en novembre dernier. Je venais de dire que ce que la porno fait aux femmes est un crime. Glissement du débat..

Le droit à l'érection est-il divin que tout doive y être soumis? Sur une certaine attirance sexuelle des hommes envers les femmes se superpose un système rigide de fétichisation des femmes, des parties de nos corps, de nos vêtements, qui fournit des stimuli sûrs et efficaces, garantis à toute épreuve, pour produire l'érection. Ce droit à l'érection, ou plutôt cette loi absolue, s'accompagne d'un certain nombre d'axiomes comme celui du «pénis-qui-a-une-vie-propre», ou mythe de la pulsion sexuelle mâle incontrôlable et indomptable. En raison de cet axiome, une femme peut s'attendre n'importe quand à incarner une combinaison vivante de ces stimuli auxquels Monsieur X ne pourra résister; s'il la harcèle ou s'il la viole, elle l'aura provoqué. Air bien connu...

2- Le droit d'accès aux femmes

L'accès aux femmes dans le sens large, c'est-à-dire comme épouses, amies, mères et ménagères, dépend de facteurs reliés à l'organisation sociale, aux institutions et aux ordres hiérarchiques patriarcaux. Les systèmes de classes sociales, de ségrégation raciale ou religieuse, etc. déterminent quel homme aura accès à quelle femme, à combien de femmes et dans quelles circonstances socio-économiques. L'accès sexuel aux femmes est quant à lui soumis à des réglementations encore plus définies: famille, prostitution, tabou de l'inceste, propriété privée des femmes. La pornographie est aussi une «réponse» au besoin de «démocratiser», de libéraliser cet accès sexuel aux femmes. Le consommateur de la porno accède ainsi à ce que la réalité ne lui permet pas.

3- Le droit des hommes de définir la sexualité

Les hommes définissent la sexualité en imposant l'érection comme critère et mesure du sexuel et de l'érotique. Ils ont bâti un système circulaire dans lequel le pénis occupe le point central. D'où le raisonnement suivant: tout ce qui produit une érection est érotique et tout ce qui est érotique produit une érection. Ergo: la pornographie est érotique!

Comment nous retrouver, nous identifier et nous situer, nous, dans un système aussi étanche de définition de la réalité? La sexualité féminine a toujours été soit totalement occultée, totalement niée, soit pornographiée; à la rigueur, elle apparaît en annexe dans les théories de nos grands penseurs scientifiques, comme s'ils se souvenaient toujours trop tard de la possibilité de son existence. À la rigueur encore, on peut faire une petite place à la sexualité féminine dans la mesure où le plaisir de la femme est intégré comme étalon de la virilité-performance de l'homme. En analysant ce brillant système phallocentrique, on ne peut même plus s'étonner que Freud ait basé sa fameuse «théorie» de la sexualité féminine sur l'envie impérative du pénis. Et cette trouvaille passe encore pour une découverte géniale!

Quelques réflexions sur notre liberté d'expression

«La liberté est toujours relative au

pouvoir; à chaque moment, la sorte de liberté qu'il est urgent d'affirmer dépend de la nature du pouvoir établi». R.H. Tawny²

Les féministes se sont toujours acharnées à attirer l'attention générale sur les diverses réalités que vivent les femmes. Or, nommer certaines réalités constitue un geste inconvenant déloyal, un abus de confiance voire même une menace à l'ordre établi. Plus les réalités que nous exposons sont gênantes pour les hommes, plus la rupture devient grave et plus nous nous exposons à subir l'hostilité et la censure.

Ces huit dernières années, chaque fois que j'ai parlé en public, j'ai senti que pour être entendue et écoutée, il me fallait non seulement prouver ma crédibilité mais aussi gagner la *permission* d'être entendue en présentant comme garantie certaines promesses, professions de foi et déclarations d'allégeance. Si je ne les rassure pas d'abord, bien des gens ne me prêteront aucune attention tant ils seront distraits et tendus par le simple fait d'aborder le sujet. Il me faut donc dissiper cette tension non seulement pour être entendue mais également pour me protéger, pour me défendre, car cette tension risque de se transformer en impatience hostile et en refus de tout ce que je vais exprimer par la suite.

Par exemple, pour parler de lésbianisme en public et *être écoutée*, il faut d'abord affirmer qu'on ne «hait pas les hommes» et qu'après tout ce n'est qu'une «orientation sexuelle». Tout le monde en a une, n'est-ce pas? C'est le fameux précepte «j'suis correct - t'es correct» (I'm O.K. - you're O.K.) qui sert à désamorcer les antagonismes réels et à masquer tout le rapport de force social comme la situation objective de répression politique.

Si nous voulons être *écoutées* quand nous parlons du massacre des femmes, du harcèlement, du viol anonyme, du viol des filles par leurs pères, oncles, frères (appelé inceste), du viol et de la brutalité physique et mentale exercée sur les femmes par leurs maris (appelés «violence domestique», «violence familiale» ou encore «fléau de la violence dans la société»), il faut que nous affirmions d'abord que tous les hommes ne sont pas des violeurs potentiels. Et pour mettre l'auditoire vraiment à l'aise devant des sujets aussi «difficiles», il vau-

dra mieux parler de «l'homme violent», du «maniaque» ou du «malade», pour reprendre l'expression courante «il faut vraiment être malade pour faire ça».

Pour parler du harcèlement sexuel au travail, il faut commencer par garantir qu'on n'est pas contre «le flirt normal et mutuellement consenti entre les hommes et les femmes», comme si le terme harcèlement n'était pas suffisamment explicite, ou comme si le flirt était «par essence» égalitaire et libre de tout rapport de pouvoir. Comme si le «consentement» d'une employée avait le même poids que celui d'un contremaître, d'un patron, d'un collègue, comme si le «consentement» de toute femme avait le même poids que celui de n'importe quel homme. Bref, nous pouvons parler de notre victimisation, mais surtout ne pas laisser croire que nous incitons les femmes à ne plus être accessibles. Sinon, nous dépassons les bornes du convenable...

Finalement, pour parler de la pornographie, il faut d'abord dissiper le grand malentendu : «Pour la censure, nous? Quelle idée! Que c'est laid!» devons-nous nous exclamer. «Plus laid que la porno elle-même» répondent-ils en grondant. Voilà notre liberté d'expression à nous. Effacées de l'histoire, de la culture, sauf de façon marginale et épisodique, il faut encore et toujours nier notre présent, censurer notre réalité aussitôt qu'elle heurte la réalité patriarcale dominante. Nous pouvons exprimer notre version de la réalité à condition de

mettre l'accent sur notre victimisation. Il nous est permis de dénoncer chaque forme de victimisation, au nom de la justice et de l'égalité, en faisant appel à un minimum de bons sentiments et de libéralisme à notre égard. Mais jamais, au grand jamais, il ne faut jeter de blâme et remettre en question notre adhésion au système patriarcal et hétérosexiste. Nous devons nous contenter d'en dénoncer les quelques abus, les bavures un peu grosses, bref, les erreurs de parcours. Voilà notre liberté d'expression. C'est une liberté conditionnelle et les censures et auto-censures qu'elle nous impose nous coûtent très cher.

Chut! Ne réveillez pas le dragon de la censure !

La liberté dont bénéficie l'entreprise pornographique nous protège-t-elle contre la répression des films, des oeuvres d'art, des revues ou des livres féministes, lesbiens ou gais? Y-a-t-il une relation entre la censure de la porno et la répression? L'industrie de la pornographie bat son plein actuellement aux États-Unis, ce qui n'empêche absolument pas les violentes campagnes anti-féministes, anti-gaies et la répression politique à tous les niveaux. L'hypothèse selon laquelle prôner le contrôle ou la censure de la porno «invite» ou «mène à» la censure de ce que nous défendons est un leurre. Notre droit à la dissidence artistique, sexuelle et politique, nous devons continuellement le protéger contre la censure officielle ou sociale, contre l'État et sa

police. C'est une bien mauvaise lecture de la réalité de penser que nous pouvons troquer notre silence sur la porno contre un espoir d'immunité face à la répression droitière et étatique. Cet argument, si souvent invoqué par la gauche, par les gens d'idéologie libérale et par les mouvements gais, trahit en fait leur complaisance face à la porno elle-même. En situant le débat sur le terrain de la censure, la gauche parvient à éviter de répondre à la question majeure : pour ou contre la porno? Elle le fait «courageusement» parfois, comme dans cet article publié dans le Temps Fou, «Défense et Illustration de la porno»:

«Quel effet ça fait à nos (sic) féministes 'pures et dures' de se retrouver côte à côte avec le dernier bastion des conservateurs puritains d'un autre âge?»³

Selon les dernières nouvelles, la droite d'ici et celle des États-Unis semblent plutôt diriger leurs croisades contre l'avortement, contre l'éducation sexuelle à l'école, contre l'homosexualité et contre tout ce qui menace l'autorité paternelle des maris sur les femmes et les enfants, plutôt que contre la porno. Les hommes de droite vouent une allégeance ancienne et fidèle à la pornographie et à la prostitution à condition qu'elles restent cachées. Cachées mais accessibles quand même! Mr Carl Thomas, vice-président de Moral Majority, lors d'une entrevue dans le New York Times Magazine, s'est montré fort clair quand on lui a demandé ce qu'il pensait du nouveau «boom» du marché des vidéo-cassettes cotées X :

«Ce type de matériel nous cause une certaine inquiétude mais au moins, avec les réseaux par câble, on a le choix de les recevoir ou pas».⁴

Quant à la censure étatique, tout dépend, là encore, des intérêts financiers et des rapports de force au sein de l'establishment. Malgré leur prétendue rectitude morale, Reagan et ses chevaliers républicains n'ont guère dirigé jusqu'à présent le pouvoir de l'État contre l'industrie milliardaire de la pornographie, et ils ne le feront sans doute jamais.

Si la gauche veut tant nous coincer sur la question de la porno, c'est qu'elle se sent impliquée et compromise dans ce dossier. C'est pourquoi les défenseurs «progres-



sistes» de la porno, quelque peu nerveux, y vont des arguments les plus grossièrement phalocrates: «Qui est contre la pornographie est contre ce que nous définissons comme sexualité. Qui est contre la pornographie est anti-sexuel! Un point c'est tout.» L'ancienne industrie de la porno était surtout réactionnaire: argent secret, souvent illégal, péché secret, sexe caché et promiscuité louche, marché secret des femmes, profits et plaisirs secrets et illégaux. Dans l'analyse qu'en fait Dworkin, la nouvelle industrie américaine de la pornographie se veut libérale, libertarienne et même de gauche. Promue par les «gars au boulot» des années 60 au nom du plaisir, au nom de la sexualité libérée, elle préfère libérer les femmes des «contraintes bourgeoises,» leur révéler leur propre liberté, leur propre sexualité libre, mais pour l'usage démocratique de tous.

Le droit à l'épanouissement sexuel des femmes, dans la logique des défenseurs de la porno, consiste à devenir un objet de consommation de masse à qui on nie toute individualité, toute sensibilité sexuelle autre que celle qui sert le mâle. Pour citer Dworkin: «Le petit secret cochon de la gauche n'est pas la sexualité comme chez la droite, mais le commerce.»⁵



Photo: Anne de Guise

«Le capitalisme n'est ni pernicieux ni cruel quand la marchandise est une putain; le profit n'est ni pernicieux ni cruel quand le travailleur aliéné est un morceau de viande femelle; la surexploitation par les corporations géantes n'est ni pernicieuse ni cruelle si les corporations en question, véritables réseaux de crime organisé, vendent du cul de femme; le racisme n'est ni pernicieux ni cruel quand c'est un cul noir ou jaune ou rouge ou juif ou espa-

LES MÉMOIRES d'une PETITE CULOTTE (J'AI RIEN DESSOUS)



Photo: Catherine Le Borgne

gnol qui est écartelé pour le plaisir de n'importe quel passant; la pauvreté n'est ni pernicieuse ni cruelle quand c'est la pauvreté des femmes dépossédées qui n'ont qu'elles-mêmes à vendre; la violence n'est ni pernicieuse ni cruelle quand on appelle ça sexualité; l'esclavage n'est ni pernicieux ni cruel quand il s'agit d'esclavage sexuel; la torture n'est ni pernicieuse ni cruelle quand les torturées sont des femmes, des putains et des plottes.

La nouvelle pornographie est de gauche et la nouvelle pornographie est un vaste cimetière dans lequel la gauche est allée mourir. La gauche ne peut posséder les deux: son idéologie et ses putains⁶»

Andrea Dworkin, *Pornography, Men Possessing Women*

Les limites de la résistance passive

La pornographie est une réalité et un discours sur la réalité, à la fois oppression et images d'oppression. Elle est un outil servant à soutenir et à perpétuer la suprématie mâle en même temps qu'un produit culturel qui reflète cette suprématie.

Mais de quelle façon composons-nous avec les «côtés les plus durs» de la sexualité masculine, quels moyens utilisons-nous pour nous protéger? En fait, il existe autant de manières de réagir qu'il y a de situations différentes pour chacune d'entre nous: selon le contexte où nous vivons, selon le rapport de

force, selon la conscience que nous avons de notre situation, nous réagirons par la dénégation, l'ignorance, la rationalisation, la tolérance, ou même par un certain fatalisme. Ce sont là nos moyens de nous blinder, de nous immuniser, de nous défendre.

En nous opposant ouvertement à la pornographie, nous risquons de nous faire accuser de tous les torts légendairement attribués aux femmes: on nous dira puritaines, pognées, opposées à la sexualité, frigides, «mal-baisées». Même si nous savons que là n'est certainement pas la question, nous n'aimons pas être identifiées à ces femmes réprimées, saintes-nitouches et «mangeuses de balustré» par surcroît. Mais en y regardant mieux, il est intéressant de constater à quel point ces réactions «légendaires» constituent en fait des moyens de défense contre le fardeau et l'humiliation des «devoirs conjugaux», contre l'asservissement au service sexuel, au même titre que nos dénonciations articulées dans une grille d'analyse féministe.

«Nous pouvons commencer à étudier le combat des femmes contre l'impuissance, la révolte radicale des femmes, pas simplement dans ce que les hommes appellent 'des situations révolutionnaires concrètes', mais dans toutes les situations que les idéologies masculines n'ont pas perçues comme révolutionnaires: par exemple on le voit dans le refus de certaines femmes de produire des enfants, aidées en cela, à



Photo : Anne de Guise

grands risques et périls, par d'autres femmes ; dans le refus de produire un niveau de vie et de loisirs supérieur pour les hommes ; dans la sexualité « légendairement » - comme Andrea Dworkin le note - anti-phallique des femmes, définie comme « frigidité et puritanisme ». Celle-ci a de fait constitué une subversion du pouvoir masculin : 'une révolte inefficace, mais une révolte quand même'.

Si, effectivement, par le puritanisme, la morale catholique et la maladie, les femmes ont exercé une résistance silencieuse, cette façon de résister passivement restait limitée. Certes, elles obtenaient ainsi des dispenses, des exemptions partiellement sanctionnées par l'Eglise pour échapper un tant soit peu aux exigences sexuelles des hommes. Les femmes pouvaient aussi utiliser le service sexuel comme base de négociation dans le couple. Mais, ne disposant que de moyens passifs, elles ne pouvaient que se replier sur elles-mêmes, incapables de changer quoique ce soit à la situation fondamentale. Isolées, impuissantes à nommer, définir autrement et solutionner le problème, elles n'ont pu développer d'identité sexuelle propre et opposer leurs propres goûts à la sexualité mâle.



Photo : Anne de Guise

Notre talon d'Achille

S'il est une chose que les femmes peuvent bien envier aux hommes, c'est leur liberté sexuelle, synonyme d'ailleurs de pouvoir ; ils ont toute latitude pour s'exprimer, pour s'affirmer, pour se pavaner. Pour eux, pas de problèmes sauf peut-être ceux que leur causent les femmes : mères dominantes, épouses frigides, blondes trop exigeantes ou castratrices, femmes non disponibles... Marthe Blackburn exprime bien cette position de spectatrices béates devant des libertés que nous ne connaissons pas :

*« Les hommes, eux, jamais je n'en ai eu pitié ; je peux même dire que je les ai admirés à la folie : tous leurs actes étaient beaux, tout leur passé, leur avenir, leur univers ; j'ai admiré leurs conquêtes, leurs luttes, leurs idéologies, leur science, leur domination (...) Ne m'enlevez pas cette admiration, je ne saurais plus où m'alimenter : j'ai vingt-et-un siècles de contemplation dans les veines. »*⁴

Quand nous regardons bien en face, sans détourner nos regards, des images et des spectacles pornographiques, il devient très difficile d'utiliser nos moyens habituels pour nous accommoder et pour composer avec la domination et la colonisation de notre sexualité. La porno met très brutalement à l'épreuve notre capacité de nous identifier aux hommes, cette réaction caractéristique de colonisées. Pour Kathleen Barry, s'identifier aux hommes, c'est « interioriser les valeurs du colonisateur... (C'est l'acte) par lequel les femmes placent les hommes au-dessus des femmes, elles-mêmes y comprises, leur accordent plus de crédibilité, de statut d'importance... »⁹

Adrienne Rich constate elle aussi la capacité d'identification aux hommes qui nous colle à la peau :

*« Ce qui mérite une exploration plus poussée, c'est la double pensée qui caractérise beaucoup de femmes et dont une femme n'est jamais débarrassée de façon complète et permanente : quel que soit le degré auquel les relations entre femmes, les réseaux de soutien entre femmes, un système de valeurs féminin et féministe, sont utilisés et valorisés, la doctrine interiorisée de la crédibilité et du statut masculins peut encore créer des lapsus dans la pensée, des refoulements du senti, la dénégation du réel (on voit ce qu'on voudrait voir), et une confusion profonde tant au plan sexuel qu'au plan intellectuel. »*¹⁰

Nous devons absolument tenir compte de la façon dont nous avons interiorisé les effets de notre manque de liberté, les effets de nos ailes coupées. Tenir compte aussi de notre dépendance vis-à-vis les « bons gars » comme vis-à-vis les mauvais. Et il le faut pour mieux comprendre pourquoi les ruptures et les confrontations nous sont si difficiles... et si vitales.

LISE MOISAN

NOTES

¹ "The Life of Theatre", cité dans *Pornography Men Possessing Women*, G P Putnam, New York, 1981.

² "Equality", cité dans Dworkin, op cit. p. 13.

³ Bruno Butto. « Défense et illustration de la porno » dans le Temps Fou, juin-juillet-août 80.

⁴ "The TV Pornography Boom", New York Times Magazine, p. 124, 12 décembre 1981.

⁵ Andrea Dworkin, op. cit., p. 208.

⁶ Andrea Dworkin, op. cit., p. 209.

⁷ Adrienne Rich, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », p. 35, Nouvelles questions féministes, mars 1981.

⁸ Marthe Blackburn. cité dans *Mon héroïne*, p. 104. Editions du Remue-Ménage. Montréal, 1981.

⁹ Kathleen Barry, cité dans « La contrainte à l'hétérosexualité. », p. 29, op. cit.

¹⁰ Adrienne Rich, op. cit., p. 30.